

---

# CHEMINS D'ISLANDE

---



AUORE GUILHAMET

# Le minuscule éclair

---

"Mémé, mémé, regarde ce que j'ai trouvé au grenier !"

Mon arrière-petit-fils court vers moi, un carton flanqué contre sa petite poitrine. Arrivé à mes pieds, il pose lourdement le paquet à terre. Sans un regard, sans rajouter un mot, il fouille dedans et sort une vieille photo, très abîmée, devenue presque incolore. Je regarde. Une étincelle jaillit. Sa vision me renvoie si loin en arrière.

- "Je me souviens, oui. C'était il y a bien longtemps. Ta mémé se promenait sur un chemin rocailleux et boisé. La nuit allait tomber. Je n'arrivais pas à me décider à rentrer. Tu vois, c'est comme si quelque chose me retenait de partir. "

Je me penche doucement vers lui, comme pour lui dire un secret.

- "Et c'est là que se produit l'impossible. C'est à ce moment-là qu'il apparut. C'était il y a des dizaines d'années, tu sais. Mais aujourd'hui encore, je me souviens l'avoir vu surgir comme par magie. J'étais seule sur ce chemin et, la seconde d'après, il était là. Immobile. Face à moi. Il ne mesurait pas plus de vingt centimètres. Tu imagines un peu ? "

Dans un geste lent de vieillard, et de mes mains tremblantes, je lui décris approximativement la taille de l'être qui se tenait là.

- "Qu'est-ce que tu as fait alors Mémé ?
- Je me suis arrêtée. J'avais peur. Son regard était fixe, droit sur moi, un peu dur. Je voulais fuir mais mes jambes étaient devenues trop lourdes et mes pieds semblaient aimantés au sol. Je le regardais toujours, au bord de la panique. Lui me dévisageait intensément. Immobile. Froid.
- Il voulait te faire du mal ?
- Non, au contraire. Son regard s'est radouci, il eut même une ébauche de sourire. Il se retourna tout à coup, d'un mouvement de tête m'invita à le suivre et se mit à courir.
- Et tu as fait quoi, toi ? Tu as couru toi aussi ? "

Je souris au petit assis à mes pieds. Il est si attentif, si pressé de connaître la suite de mon aventure.

- "Tu sais, c'est étonnant, je n'ai pas même hésité. Il ne m'inspirait plus aucune crainte. Mes pieds lourds s'allégèrent. Docile, je le poursuivis. Très vite, je dus me résigner à accélérer ma course pour ne pas le perdre de vue. Je courais de plus en plus vite, toujours fixé sur ce petit être, incrédule qu'il se déplace si vite. Bientôt je le rattrapai. C'est au moment où j'étais quasiment à son niveau qu'il s'arrêta net. Mes pieds s'engluèrent à nouveau, mes jambes s'emmêlèrent et je chutai lourdement. Exténuée, essoufflée et en sueur, je relevais la tête. Tu ne vas pas le croire, mon chéri, je n'étais plus dans mon bois. Le paysage autour de moi était un désert chaotique et noir. On aurait dit que la terre s'était soulevée juste ici. Quant à l'elfe, car oui, trésor, ce petit bonhomme était un elfe, il avait disparu."

# Fusion pétrifiée

---

Où que je regardai, je constatais les dégâts d'une catastrophe passée. Le lichen verdâtre avait pris possession des rochers. Une plaine déchiquetée à perte de vue, un champ étrangement bosselé, parfois cassé. Et cette dominante de couleurs noire et verte.

Et le silence.

Autour de moi, des rochers recouverts à perte de vue. Je flottais, m'élevais du sol. Sans en avoir conscience, j'avancais sans toucher la terre, survolant ces aspérités sombres. Une sensation de bien-être indéfinissable s'empara de moi. Plus j'avancais, plus la plaine me semblait désolée. D'autres couleurs surgissaient : du gris, du blanc, du bleu, du marron. Je restais des heures à contempler cette plaine. Je ne m'étais pas même aperçu que j'étais seule. Le petit être qui m'avait amené sur cette terre majestueuse avait disparu. Quand je le réalisai, je partis à sa recherche.

Au moment où je pris cette décision, j'entraperçu au beau milieu de ce chaos, une tâche rouge. Rouge vif au milieu de couleurs sombres et calmes. Sans hésiter, je volais immédiatement dans sa direction. Peu à peu le rouge prit forme. Il devint toit. Plus j'approchais, mieux je comprenais. Jusqu'à ce qu'une ferme s'impose. Peut-être était-ce celle du petit bonhomme ? Arrivée sur les lieux, je me précipitai à une fenêtre. Mais à l'intérieur, point d'elfe. Non, à l'intérieur, un couple de gens âgés. L'homme lisait dans un fauteuil confortable, la femme tricotait sur une chaise rembourrée. Leur visage était paisible, inoffensif.

L'homme parla à la femme. Je fus surprise. La langue m'était totalement inconnue. Leur accent était à la fois cassant et poétique. Etais-je sur une autre planète ? Quoi qu'il en soit, la peur m'envahit. J'étais déboussolé. Seule, au milieu de nulle part, autour de moi le néant, abandonnée par l'elfe, mon seul recours était ces gens bizarres qui vivaient dans un endroit pour le moins étonnant. J'hésitai à les déranger. Peut-être était-ce des monstres tueurs et assoiffés de sang ? Peut-être allait-il me séquestrer à vie dans cette petite maison perdue ? Peut-être au contraire pourraient-ils m'aider ? Je regardais derrière moi. Tout autour, les rochers, impeccables, jusqu'à l'horizon. La peur. Je frappais.

Derrière la porte, j'entendis un froissement. On vint ouvrir. L'homme me fixa et, sans poser de questions, m'invita à entrer. Il n'avait pas l'air surpris de ma présence. Je dus enlever mes chaussures avant de pénétrer dans la ferme. Il me proposa quelque chose dans cette langue si énigmatique. Je restai bouche bée, debout, en chaussettes, le fixant, incapable du moindre son ni du moindre geste. Vexé, il me tourna le dos et s'enfuit derrière une porte. J'étais dans la ferme, idiote, nerveuse. Qu'allais-je devenir si loin de chez moi et sans chaussures ? Il revint accompagné de sa femme, portant bols, tasses, cuillères, soupière et théière. Cette fois, il m'invita à m'asseoir.

Je m'installais dans un silence quasi religieux. Le thé fut servi et mon bol rempli du contenu de la soupière : une sorte de yaourt blanc épais. En servant, la femme souffla son premier mot : "ssquiiiiirrrr" avec un roulement de 'R' digne des roulements de 'R' écossais. Je la regardais, elle avait le sourire jusqu'aux oreilles. Je répondis alors au sourire et au 'squirre' par un simple 'merci'. Son visage se renfrogna. Ce mot, 'squirre', ne devait pas signifier 'Bon appétit'...

Le mari prit un carnet et griffonna. Il tendit le papier, je lus les quatre lettres écrites en majuscules : 'SKÝR'. En même temps, il montra le yaourt. Mon visage s'illumina de compréhension à la seconde. Le Skýr était en fait le nom de ce fromage blanc. Je relisais cet étrange mot en passant mon doigt dessus. L'accent sur le 'Y' était si exotique que je me pris de passion pour le goût sucré et léger du Skýr.

A chaque bouchée, je criais désormais : 'Skiir' ! Je manquai de m'étouffer en pouffant de rire comme une bécasse. L'ambiance était détendue. Le mari leva sa tasse de thé et dit : "Skál". Un peu trop vite, je fis triomphalement de même en criant : 'Tasse'. Il y eut un moment d'hésitation, un silence, et chacun partit dans un rire tonitruant. Peut-être bien qu'il n'essayait pas de me dire comment on disait 'tasse' dans cette langue. Sûrement même que Skál signifiait tout autre chose...

# Enflamme l'imprudent

---

Le mari admit sans étonnement que je ne savais pas où j'étais. Je ne comprenais pas ce flegme et cette sérénité. J'aurais voulu appeler chez moi, leur expliquer ma détresse, ou que ces gens m'accompagnent jusqu'à la prochaine ville connue ! Au lieu de cela, je prenais le thé ! L'homme perçut mon angoisse naissante, il tenta alors de m'expliquer les lieux. Moi, je le regardais, ébahi, encore plus paniquée. J'avais envie de hurler. Il renonça à sa démonstration, reprit son carnet, entama une nouvelle page et dessina une carte. Son geste était précis et rapide. Petit à petit, la carte de ce pays prit forme. Mais je ne reconnaissais pas. Peut-être l'Autriche ?

Face à mon ignorance, il reprit le carnet et dessina la mer tout autour, écrivit le nom de son pays. Islenska. C'était donc ça. J'étais bien sur une exo-planète. Les larmes me montaient aux yeux. Ma bouche se contracta. C'est alors que la femme se pencha vers moi. Elle me prit le bras, glissa sa main dans la mienne. Elle me dit bien d'autres choses auxquelles je ne pipais rien, mais, d'une voix calme et rassurante. Elle répéta Islenska. Je restais toujours ignorante. Avec un sourire, elle déclina alors le mot. Iceland. Son accent était tel que je compris immédiatement. Elle chahuta son mari, qui partit, encore une fois, un peu vexé. Quant à moi, je me demandais comment je n'avais pas pu comprendre ce mot. C'était pourtant évident.

Islenska. Iceland. L'Islande. L'Islande, pays des elfes et farfadets, pays des vikings, pays des sagas, pays de Thor, Odin, Björk et Jules Verne, pays des geysers et volcans. Je ne savais toujours pas ce que je faisais là ni comment j'y avais atterri mais je réalisais tout à coup ce qu'étaient ses rochers autour de moi. Mon regard s'illumina. Le champ bosselé tout autour de la ferme était un champ de lave. Je me précipitai à la fenêtre pour admirer le résultat du déchaînement de la nature. En imaginant la lave en fusion sur cette terre, le paysage prit une autre saveur. La petite ferme au milieu de ce chaos me laissa sans voix.

Après cela, j'étais enfin prête pour les présentations. La femme s'appelait Lilja, le mari Hjalti. Ils étaient islandais et vivaient dans cette ferme depuis toujours. Le couple m'enseigna quelques mots norrois : Góðan daginn<sup>1</sup>, Skál<sup>2</sup>, Bless<sup>3</sup>, Takk fyrir<sup>4</sup>. Pour fêter notre nouvelle amitié, ils m'offrirent un pendentif. Il représentait un bonhomme à chapeau bizarre assis tranquillement sur une chaise, tenant un objet tout aussi bizarre que son chapeau dans ses mains. Lilja le mit à mon cou.

---

<sup>1</sup> Bonjour

<sup>2</sup> Santé

<sup>3</sup> Au revoir

<sup>4</sup> Merci

Le soir vint sans être là. Le soleil aimait ce pays au point de ne pas céder sa place à la lune. Hjalti me proposa une balade. Quelques dizaines de minutes plus tard, nous étions en route. Le chemin de terre était vierge de toute trace. C'est comme si nous étions les premiers à le prendre. Plus tard, nous entendions des piailllements. Ils appartenaient à un oiseau qui ne tarda pas à se manifester. Quand je le vis, une bouffée de bonheur m'envahit. Quel était donc cet oiseau merveilleux qui me procurait cet effet ? Lui, tranquillement, continuait de piailler, indifférent à mon choc. Il tenait sur ses pattes fines et rectilignes. Pas plus grand que mon elfe. Un air fier et majestueux. Sa robe était tachetée de noir, de gris, de beige et de blanc. Un liseré blanc sculptait sa silhouette. Il appelait sa femelle. Je levai les yeux. Au loin, j'apercevais des montagnes, imposantes, multicolores. J'avais le sentiment de n'être qu'un infime détail dans cette immensité. Puis, par endroit, quelques fins nuages de vapeur. Je me renseignai auprès de Hjalti sur ces nuages disséminés. La discussion n'étant pas le fort de cet Islandais, il prit le parti de me conduire à un de ces points vaporeux.

Je marchais donc dans un décor surréaliste, droit sur une vapeur. Arrivée au point fixé, je découvrais une multitude de crevasses remplies d'eau. La vapeur stagnante asséchait ma gorge. Inconsciente attirée, je me précipitai pour vérifier la température. Hjalti eut le rapide réflexe de m'en empêcher et désigna un endroit bien plus propice à ma curiosité.

Accroupie au bord, je tendis la main vers cette eau étrangement lactée. Une légère fumée s'échappait de la surface. Les rochers alentour semblaient avoir été creusés pour laisser place à ce havre de paix. Quant à moi, je n'avais qu'une envie... J'y cétais. Déshabillée, je pénétrais lentement dans le bain. Il était chaud, bon et doux. Enfoncée jusqu'au cou, je savourais ce bien-être, sous la lumière exceptionnelle du soleil de minuit. Doucement, je fermai les yeux et me laissais glisser vers des rêveries faites de volcans en fusion, d'étangs bleu paisible et de bonté. Lorsque je les rouvris des heures plus tard, Hjalti n'était plus là. Les rochers mousseux non plus.

# Abîme cisaille

---

J'écarquillai les yeux, le décor avait bel et bien changé. Je sortis précipitamment du bain chaud, suppliai Hjalti de se montrer et vérifiai qu'il n'y avait pas de mousse cachée sur ses nouveaux rochers. Mais rien. Pas de Hjalti, ni de mousse verdâtre. Seulement de la roche. De la roche noire étrangement cisailée. Presque cassante. Si noire qu'elle en devenait terrifiante. Je fis alors la seule chose qui s'imposait. Je paniquai. Hurlant après Hjalti et courant à tout rompre, je finis par me perdre dans ce dédale de rochers noirs. Parfois, au détour, une présence. J'osai glisser un œil au-delà des roches taillées. Des trolls disparaissaient subitement. J'étais épiée, traquée. Mon imagination ? Des ombres remuaient autour de moi. À chaque fois, je croyais voir une créature et à chaque fois, ce n'était que de la roche. Quand ce n'était pas des trolls, les rochers dégarnis prenaient la forme de lourds châteaux sombres et maléfiques en ruines. En réalité, de la lave comme pétrifiée en suspens. Chaque rocher, chaque pierre, chaque ciselure semblait prendre vie sous les traits de quelques créatures merveilleuses ou de quelques fortifications. Et toujours ce silence.

Je marchais depuis déjà longtemps dans ce dédale de roches à la recherche d'une issue, quand peu à peu, le sol commença de verdoyer. Bientôt, je ne marchais plus sur de la terre entourée de roches, mais sur une herbe grasse et humide. Un peu plus loin, la verdure déboucha sur un incommensurable lac.

Il tranchait nettement avec le paysage précédent. L'atmosphère dégageait quelque chose de paisible. Je quittais une terre brûlée par la lave, pour accéder à un lac bleu calme, sans vague, dont les rives verdoyantes accueillaient quelques visiteurs bêlant. Cette vie soudaine fut une révélation. La vie, la simplicité, le calme, l'harmonie, la fusion de la nature. La plaine verdoyante était parsemée de mini cratères. C'était étonnant. Ils témoignaient aussi d'une activité sans précédent d'une terre animée puis apaisée. Dans cette symbiose, au sommet d'un de ces pseudo-cratères, j'aperçus mon elfe, assis, jambes croisées. Il était pensif et regardait au loin.

Je le rejoignis aussi rapidement que possible. Une fois à ses côtés, je me rendis compte que le lac s'étendait très loin et que ces pseudo-cratères fleurissaient un peu partout, au hasard, de différentes tailles.

Assis là, tous les deux, au contact de l'herbe fraîche, nous dominions le monde. La sérénité et le bonheur étaient les seuls sentiments visibles sur nos visages. Mon minuscule ami parla pour la première fois. Le lac face à nous était le lac Mývatn, les châteaux noirs, au milieu desquels des trolls se baladaient, se nommaient Dimmuborgir. Sa voix était fière de présenter ces lieux insaisissables mais, derrière cela, elle communiquait une certaine nostalgie, de la tristesse. Il étrangla avec virulence un sanglot quand il m'informa que je serai peut-être le dernier témoin de ce spectacle. Cette idée me perturba et me scandalisa. Que voulait-il dire ? Un volcan allait-t-il bientôt se réveiller pour tout ravager ? Sentait-il venir un tremblement de terre destructeur ou une sécheresse inévitable ?

À son ton, je pressentais un malheur bien plus grave. Des larmes pointaient à ses yeux. Il me regarda et tendit ses petites mains implorantes vers moi. Pour le soutenir, je tendis les miennes. À la seconde même où nos mains se croisèrent, je fus violemment basculée en arrière dans un tourbillon d'images. Un coup de feu claqua. Du sang chaud s'écoula entre les brins d'une herbe verte. Un ours blanc eut le regard vitreux, puis éteint. Une lourde roue écrasa une fleur. Un baleineau perdu dans l'océan, sa mère, le ventre déchiré par un harpon, agonisant sur le pont d'un bateau. Une usine asséchait un lac. Un prêtre tuait un renard. Des humains défiguraient l'Islande.

Les images se succédaient dans ma tête dans un tourbillon inarrêtable. Un grondement lourd gonfla dans mes oreilles. L'asphyxie gagna sur mon esprit. Je suffoquais. Le sang de mes veines bouillonnait, un volcan érupta, tout implosa.

J'étais en panique, comme sortie d'un cauchemar, en sueur, à plat ventre contre la terre rouge, contemplant avec horreur et soulagement le sang bouillant de mes veines vidées. Ce que je vis était terrible. Mon sang se mêla à celui de la maman baleine morte sur un pont de bateau, qui se mêla au sang rouge de l'ours blanc dégoulinant dans l'herbe verte, qui se mêla au sang du renard emmitouflé sur un pan de neige blanche et craquante. Le sang de ses vies tourbillonna, ne fit plus qu'un et se mit à noircir. Noircir. Noircir. Des bulles se formèrent à la surface. Notre sang sacrifié bouillonnait dans une flaque noire. Je m'évanouis.

# Esprits tumultueux

---

Une odeur d'œuf pourri s'immisça dans mes narines et me força à émerger de mon coma. Il me fallut quelques secondes pour revenir à la réalité. Ma vue était toujours troublée par des dizaines de mares noires bouillonnantes. Très vite, je réalisai que ces mares étaient réelles. Face à moi, une terre ocre, une montagne striée. Et toujours, indélébile, cette odeur de soufre et d'œuf pourri. Tout semblait fragile et mystérieux. La beauté secrète d'une terre sèche et ineffable. Je m'avançais vers la première crevasse comblée par une boue gris-noire. Une forte chaleur s'en dégageait.

Des bulles se créaient à la surface pour éclater aussitôt. Plus loin, des monticules de terre s'élevaient. D'eux s'échappaient des fumerolles sifflantes. La légende s'y raccrochant me terrifiait. Il paraissait que ces vapeurs que nous voyions au loin, ces vapeurs sorties de terre, ces vapeurs sifflants caverneusement seraient les esprits tumultueux des créatures maléfiques. Ceux-ci tentaient de s'échapper des sous-sols maudits. Et si par chance, ils parvenaient à s'agripper à un corps, quel qu'il soit, ils en prenaient possession. Alors, le malheureux hôte du mauvais esprit perdait son âme au profit du Méphisto. Gare à ceux qui s'approchent trop près des fumerolles sifflantes.

Encore sous le choc de la violence des images de la baleine, du renard et de l'ours blanc éviscérés, j'errais en évitant soigneusement les mares de boue bouillonnante. L'elfe marchait à mes côtés et me guidait vers le volcan Krafla. D'abord silencieux, il ne cessa par la suite d'asséner tous les dangers qui provoquaient la perte de l'Islande. Il était ravagé. De tristesse et de haine. De cette terre si fière, de cette nature flamboyante, émergeait un péril surnaturel, une force venue de l'ancre de la Terre, issue de la bouche de l'enfer. Cette force terrible se propageait dans le cœur des hommes plus vite que l'explosion d'un geyser. Elle s'immisçait partout, sur tous les continents, dans tous les pays. Peu résistait à son attrait.

Pendant que l'elfe Sigurjón m'expliquait cela, le ciel s'assombrit. Nous approchions du volcan. Un bourdonnement sourd, d'abord léger puis, de plus en plus oppressant, en vint. Je n'avais pas vraiment envie d'aller plus avant mais mes jambes avançaient seules. J'avais perdu le contrôle. Pas après pas, le sommet du Krafla se rapprochait, le ciel s'assombrissait toujours plus, le bourdonnement se faisait de plus en plus dense. Le visage de mon guide se muait en petit personnage terrifiant. Moi-même, je me sentais de plus en plus forte, sûre, orgueilleuse, vaniteuse, invincible, au-dessus de cette nature si faible. Je me sentais prête à investir quelques bétons sur ces terres désolées. Je grimpais au sommet et devenais surhumaine. Je commandais aux fumerolles, au ciel, aux nuages, à la boue, j'étais maîtresse de ces terres.

Arrivée là-haut, je surplombais le monde, le ciel aussi sombre que mon cœur. Mes yeux se portèrent alors sur l'origine du grondement, vers l'intérieur du volcan et tout s'arrêta brusquement. La plainte sonore se figea, le ciel s'éclaircit, mon cœur s'adoucit. Les flammes de l'enfer firent place à un lac turquoise et calme. La nature reprit ses droits. Je me sentis

honteuse et coupable d'avoir cru pouvoir la dompter. L'elfe me raconta alors les légendes des volcans d'Islande.

Ils abritaient des forces surnaturelles dévastatrices et influentes. Le Viti<sup>5</sup>, enfer en islandais, n'était pas assez puissant pour me basculer vers ce monde d'égoïsme et de surpuissance de la race humaine. La marionnette que j'étais avait repris sa conscience.

L'elfe m'apprit que le Viti n'était pas une bouche de l'enfer, seulement une brèche. Cette idée me glaça le sang et laissa deviner l'influence que pouvaient avoir ces créatures maléfiques. Cela présageait du pire pour l'Islande. Mais Sigurjón avait l'espoir de remédier à cette chute. C'est en nous éloignant du Krafla qu'il m'expliqua ma présence ici. Son espoir résidait en mes capacités à résister à ces forces. Entre mes mains, l'espoir infime de sauver l'Islande du désastre. Entre mes mains, un parchemin vieux et usé que l'elfe venait de déposer. J'y jetais un œil. Ce que je vis me transit d'effroi.

---

<sup>5</sup> Le Viti est un volcan islandais.

# Scalde à l'orée

---

Le parchemin était minuscule et pendouillait en tous sens, déchiqueté ou brûlé par endroit. Les inscriptions gravées étaient aussi noires que le sang mêlé de ma vision. Certaines étaient effacées. Je voyais des lettres jamais vues auparavant. Le plus intrigant de tout cela, c'était mon étrange faculté à les lire. Ces traits n'avaient aucun mystère pour moi alors même que je les lisais pour la première fois.

Bientôt les ténèbres vieilliront,

Si du sourire du bélier

Où danse la chute enchantée,

L'humilité crève lumière.

Le minuscule éclaire,

Au don des dieux

Les ombres vacillent.

Fuyant les esprits tumultueux

Fusion pétrifiée

Enflamme l'imprudent.

La rune magique se réveille,

Plante le filtre de géant,

Renaît l'envers.

Scalde lisse à l'orée

Verte trace noire

Bondi légifère à la faille

Abîme cisaille.

Le tolt chanté sous l'aurore,

Knörr désamarré,

Siffle Pluvialus,

Lagune bleutée, glace éclatée

Au fjord ensorceleur,

Soudain Thor et Odin veilleront.

Je glissais mes doigts sur les lettres, ne comprenant rien à leur signification. Savoir les lire ne signifiait pas les comprendre. Bizarrement, j'avais l'étrange sensation que certains signes s'estompaient alors que je les lisais. Je me moquai de ma niaiserie auprès de l'elfe, pensant qu'il partagerait mon autodérision. Mais il ne rit pas. Je regardais à nouveau, cette fois des vers entiers s'effaçaient, s'annulaient entièrement. D'autres prenaient le même chemin. "Le minuscule éclaire", "Enflamme l'imprudent", "Fuyant les esprits tumultueux". Cela me paniqua et je rendis immédiatement le parchemin norrois à Sigurjón. Je ne voulais pas être responsable de la disparition de lettres si anciennes. Si sérieux quelques instant auparavant, il se mit à ricaner graduellement, limite blessant.

Reprenant son souffle, il me révéla enfin le secret du parchemin. Son contenu n'était pas n'importe quel poème. Un scalde<sup>6</sup> l'avait chanté il y a bien longtemps. Il se nommait Tyrfingur Thorsteinson. Tyrfingur Thorsteinson ne savait pas que les signes qu'ils traçaient possédaient un pouvoir. Il ne savait même pas qu'il écrivait une prophétie. Il ne le comprit que bien plus tard quand il surprit un elfe en sa maison, volant le parchemin sur lequel il avait écrit ces vers.

---

<sup>6</sup> Le scalde est un poète scandinave.

# Le filtre de géant

---

A cet instant, j'avais juste besoin de calme et de solitude. Le besoin de prendre du recul sur la révélation de l'elfe. Je voulais m'éloigner au maximum de cette agitation. La mer à proximité, je décidais de m'engouffrer dans un bateau et voguer. Partir au loin, et méditer. C'est ainsi que je me retrouvai au beau milieu de l'Océan Arctique. Après quelques instants de navigation seulement, j'accédais à ce que je désirais. Très vite, je me retrouvais perdue dans l'immensité. Où que je regardais, le vide. L'océan calme ne laissait rien transparaître. Pas une vague. Au loin, le néant de l'horizon. Le ciel gris-bleu plongeait dans l'océan bleu-gris. Mes yeux fixés sur la surface. Le remous léger du bateau. Le vent glacial sur mes joues rougies. J'attendais. Je veillais. Les paroles de Sigurjón résonnaient dans ma tête. Je tâtai le parchemin dans ma poche. Il était sous ma protection. Je le sortis à nouveau, relisant les verts intacts. Je tentais en même temps de me rappeler ceux qui avaient disparu la veille. Tout cela me troublait. Quel subterfuge effaçait ces écrits ? Comment était-ce possible ? L'elfe m'avait dit que c'était bien moi qui rendais cet artifice possible. Je n'ai pas compris ce qu'il m'expliqua par la suite. Ou plutôt, je refusais de comprendre. La responsabilité était trop lourde. Comment pouvais-je sauver l'Islande alors même que je ne connaissais rien d'elle ?

Le froid commença de s'infiltrer peu à peu dans mes vêtements. Je continuais de scruter l'océan. Perdue dans mes réflexions, j'attendais une réponse de la nature. Un signe. Le seul bruit de petits clapotis. L'angoisse du néant commençait à poindre. Pas une terre en vue. Et ce silence régulier. Je n'osais pas même chuchoter. Peu à peu l'inquiétude céda la place au désespoir.

Quand soudain, un clapotis fut plus intense, plus dense que les autres. Je me retournais aussi rapidement que possible vers l'origine du bruit. Juste le temps d'apercevoir quelque chose rentrer dans l'eau. Et à nouveau rien. Le silence et le calme angoissant et impatient. J'étais aux aguets, mes yeux rougis par le froid et l'acuité. A bâbord, un nouveau clapotis. A nouveau, je me retournais trop tard. Je sentais une présence. D'un regard inquiet, je m'épuisais à observer la surface de l'eau. Puis ce fut à tribord. Des vaguelettes plus denses. Les mouvements s'intensifiaient, le temps entre les deux clapotis se rapprochaient, la chose jouait avec mes nerfs et me terrifiaient. Quelle idée de venir jusqu'ici, seule ! La peur au ventre, je regrettais de m'être aventurer sur cette eau glaciale. La curiosité l'emportant, je me penchais sur le pont du bateau, essayant de voir ce qui se cachait dans la mer. Très concentrée sur les profondeurs abyssales, j'aperçus une forme gigantesque et sombre se mouvoir dans les tréfonds. La forme grossit soudainement très rapidement. Sans avoir le temps du moindre mouvement, la masse se précipita à la surface. Je fus surprise et effrayée. Le monstre se précipitait sur moi. Je tombais en arrière sur le pont, terrorisée.

La bête fonçait sur moi, mais au lieu de me dévorer, elle alla s'aplatir plus loin dans l'océan. Un remous se créa, le bateau chancela. A nouveau le calme. Et là, sous mes yeux, en un instant magique, comme propulsé du fond de l'océan, une baleine s'éleva à la surface pour s'effondrer immédiatement dans les profondeurs. Le spectacle merveilleux de la nature grandiose et libre. Ma peur devenait extase. Le saut somptueux éclaboussa l'eau. La même baleine recommença un nouveau saut plus loin. Elle était majestueuse, gracieuse. J'étais bouleversée par l'offrande, consciente de la beauté simple de l'instant.

D'autres baleines s'invitèrent dans la danse. Et des dauphins. Spectacle incroyable et unique. Les bêtes s'approchaient du bateau, s'approchaient de moi. Elles ne cessaient de sauter et de jouer dans une chorégraphie somptueuse. J'avais envie de plonger pour me mêler à la fête. Certains frôlaient le bateau, d'autres passaient dessous, immenses, et d'autres enfin, claquaient leur queue et m'éclaboussaient d'eau arctique. Puis, le ballet se calma dans un final divin. J'étais trempée et heureuse. Dans une dernière valse, baleines et dauphins s'éloignèrent.

Je restais longtemps, rêveuse, à espérer les voir encore. Mais elles étaient bel et bien parties. Je décidai alors de retourner à terre. Cette danse, ces baleines si merveilleuses étaient le signe que j'attendais. Pour elles, pour cette nature si extraordinaire, je devais être capable d'essayer toutes les épreuves décrites par le scalde Tyrfingur. Je retournai à la proue d'un pas décidé, rassérénée. Quand, brutalement, je glissai sur un objet étrange. Sur le pont inondé, le soleil étincela sur un filament. Je pris l'objet inconnu en main. Je n'avais aucune idée de ce que c'était. C'était long, fin et à la fois souple et solide.

J'étais certaine qu'il n'y avait rien sur ce bateau quelques minutes auparavant. Il se passait des choses si inattendues depuis mon arrivée que je crus que les baleines avaient déposé cela pour moi. Après tout, certaines avaient sauté par-dessus le pont ! Je tâtai l'objet de longs instants. Réfléchissant à cette énigme, faisant les cent pas sur le pont, je mis la main dans ma poche. Le parchemin. Peut-être un lien ? Je l'ouvris rapidement. Déjà, un vers s'estompait. "Le filtre de géant".

Le filtre dans une main, le parchemin du scalde dans l'autre, j'observais les signes disparaître. Et je compris enfin. Le filtre était un fanon<sup>7</sup> de baleine, ce géant des mers. Il était donc bien un présent des baleines. Peu à peu, le vers s'effaçait pour manquer définitivement au poème. Sigurjón disait vrai. Pour chaque action menée, le poème raccourcissait. La quête qu'il m'avait confiée m'effraya davantage. Détenir un parchemin vierge de toutes empreintes humaines. Je relisais les vers restants, cela m'apparut impossible.

---

<sup>7</sup> Le fanon une lame cornée qui garni la mâchoire de certaines baleines, les fanons retiennent les poissons qui leur servent de nourriture (Source : Petit Robert).

# Knörr désamarré

---

Groggy par la danse des baleines, transie de froid et soucieuse de leur devenir, je m'installai dans la cale du bateau sous le roulis somnifère.

Certaine de ne m'être endormie qu'un instant, je fus réveillée par des bruits étranges à proximité du bateau. Des bruits métalliques. Un chahut. Des cris sourds. J'ouvris la porte qui menait au pont. À cet instant même, des cris fusèrent, des hommes armés se battaient en tout sens, épée au poing. Le bateau était amarré, les guerriers étaient à la fois sur le navire et sur la côte. Deux d'entre eux faillirent m'étriper au passage. Par réflexe, je me protégeai avec dextérité derrière un tonneau. Saisie par la terreur, j'étais figée. Que faisaient ses hommes sur mon bateau ? Pourquoi était-il amarré ? Pourquoi se battaient-ils ? Comment se tonneau protecteur avait atterri là ? Mes yeux rivés sur ses combattants, je priais pour qu'aucune de leurs lourdes épées ne me tranche vive. Peu à peu, une impression me gagna. Je ne reconnaissais plus mon bateau. Celui sur lequel j'étais, était bas, filiforme, spacieux. Une voile rouge et blanche trônait sur le mât central. J'étais médusée.

Je découvrais avec stupeur que le bateau s'était mué en drakkar, ou plutôt, comme je l'apprendrai plus tard, en langskip<sup>8</sup>, navire de guerre viking. De ma cachette j'observais les hommes. Ils étaient grands, forts, portaient tous épée, bouclier et moustache. Je n'arrivais pas à distinguer leurs ennemis dans ce tumulte. Dans un éclair, un des guerriers me repéra. Sans réfléchir, il se jeta sur moi en moulinant son épée. J'étais terrifiée, incapable du moindre geste, ni du moindre mot. Sentant ma dernière heure, je fermais les yeux si forts, invoquant le grand Sigurjón. Mais il ne vint pas.

Je marmonnais alors d'autres prières islandaises, faites de 'Skýr, de 'Góðan daginn', de 'Takk fyrir' et autres 'Íslenska' ou 'Thor'. Aussi incompréhensible qu'inimaginable, ce fut ce qui me sauva. Lorsque le sanguinaire viking assoiffé de meurtres discerna ces derniers mots, son geste se ralentit. L'épée encore prête à frapper, il scruta mon visage. Il n'avait pas encore tout à fait l'air convaincu. Moi, j'étais piteuse, à genoux, étranglée par la peur, implorant. C'est alors que son regard se porta à mon cou, sur l'amulette offerte par Hjalti et Lilja. Le bras du viking acheva son geste. Je sentis le froid de l'épée sur mon cou. Mais au lieu de le trancher, le bout de l'épée souleva mon pendentif. Dubitatif, il me regarda, évalua mes vêtements, baragouina un message impossible. Dans l'espoir de ne pas me voir décapitée, je répétais 'Thor', 'Thor' ! Le visage du viking se radoucit. La bataille faisait toujours rage autour. Dans le doute, il se décida à me protéger, à me cacher. Puis, il repartit à l'assaut.

---

<sup>8</sup> Le langskip est un navire de guerre, le knörr est un navire marchand, le drakkar est une expression imaginée par un journaliste français.

De ma cachette, je ne pouvais qu'entendre les mouvements. Des heures passèrent. Le bruit des armes s'assagit. Je sentis soudainement le langskip désamarrer et tracer sur l'eau. Mais je n'osais me découvrir. C'était Ingolfur, mon viking sauveur, qui vint me chercher. Il avait l'air las et fier à la fois, les cheveux ébouriffés, le teint rouge. Le sang de l'ennemi collait à ses vêtements. Il me fit signe de le suivre.

Dans un silence pieux, et sous les regards médusés de ses compagnons, j'avançais, troublée. Les secondes s'alourdissaient, les premiers chuchotements se firent entendre. Ingolfur me mena devant le capitaine. Nerveux, ce dernier s'apaisa à la vue de l'amulette. Mais il ne se soucia pas plus de moi. Il laissa Ingolfur maître de mon destin. Peu lui importait à cet instant qui j'étais. L'amulette était un gage. Cela suffisait. Il avait bien d'autres problèmes à régler que ceux d'une intruse comme moi. Ingolfur, lui, était beaucoup plus intrigué par ma présence. Il m'invita à gagner la proue du navire. Une fois assis, nous avons, pendant des heures, échanger nos silences.

Durant cet entretien incongru, il ne cessait de jeter des coups d'œil à l'amulette. Finalement, la curiosité finit par l'emporter. Il osa redire ce que nous nous étions maintes fois dit : 'Thor'. Il montrait du regard le pendentif. Timidement, je pris en main la statuette, sans l'ôter de mon cou et questionna en levant les sourcils : 'Thor ?' Il acquiesça de la tête.

Ainsi, c'était bien un dieu qui me guidait et m'accompagnait. Thor, le dieu du tonnerre me protégeait. J'étais heureuse de mettre enfin un nom sur ce bonhomme au chapeau bizarre sur sa chaise. Lilja et Hjalti ne m'avait rien dit à son sujet. J'avoue que je n'ai pas pensé non plus à demander. Je n'imaginai pas que ce bout de bois puisse être un dieu, ni qu'il puisse avoir une quelconque signification. Ingolfur le montra encore, du doigt cette fois. Je l'ôtai donc de mon cou pour le lui laisser examiner. Thor semblait si petit dans la main de ce si fort guerrier.

Ingolfur le soupesa, le retourna, le manipula en tout sens, le renifla et me regarda, satisfait. Il partit dans un rire profond et sonore. Je l'observais d'un regard étonné, le sourcil relevé, me demandant ce qu'il y avait de drôle dans cette scène. Le doux guerrier lâcha tout à coup un flot de paroles, suivis de geste amples, toujours riant à en perdre sa moustache. Face à mon incompréhension évidente, il s'arrêta net et sortit un couteau. J'eus un stupide réflexe de recul et ne me réinstallai que quand il fit mine de travailler la statuette. Je lui montrai que je comprenais. La statuette avait été sculptée. Il en fut content mais il insista en simplement me montrant la statuette et en pointant le couteau vers lui. Était-il possible que l'objet lui appartienne ? Ou même que ce soit lui qui l'ait sculptée ?

Comme pour valider mes réflexions, il s'approcha de moi, la statuette en avant, bien en évidence. J'approchais, intriguée du détail que je n'avais pas vu. Des initiales ? Un poinçon ?

Ma tête à quelques centimètres, Ingolfur lissa le chapeau bizarre du dieu. Je me demandais bien en quoi ce dieu méritait un tel massage, quand tout à coup, un petit claquement se fit entendre. Nouveau petit recul de stupéfaction. Tout doucement, je me rapprochais de la statuette de bois. J'étais abasourdie. Le socle de la chaise sur laquelle était assis Thor venait de s'ouvrir.

# Verte trace noire

---

L'ahurissement et l'excitation de l'ouverture du siège de Thor laissèrent place à une petite déception. L'intérieur était vide. J'espérais y découvrir une merveille, un trésor caché, mais non, rien. Face à mon désarroi, Ingolfur remis le médaillon à mon cou. Avec les quelques mots que j'arrivais à comprendre peu à peu, il m'expliqua alors pourquoi et comment il avait sculpté cette pièce.

Un jour, quand il était encore un jeune fermier, un elfe avait surgi au devant de lui. Il lui avait raconté des légendes autour de la naissance de l'Islande. Une histoire dans laquelle se mêlaient Dieux, magma, glace et magie. L'Islande était née d'une brûlure, celle de la glace et celle de la terre rouge et chauffée.

Des traces de la naissance de l'Islande subsistaient dans un endroit nommé Jökulsárlón. Tout humain qui hantait les lieux s'échappait à jamais dans un univers de glace. Et celui qui touchait l'origine se perdait aux confins de l'Islande, cristallisé par la glace, pris au piège.

- « Cet elfe, je crois qu'il s'appelait Sigge<sup>9</sup>, m'a demandé de sculpter une pièce de bois représentant notre Dieu et d'y faire une entaille à la base. Je me suis immédiatement exécuté. Il ne fait pas bon défier un elfe. »

Ingolfur me raconta comment Sigge avait envouté cette pièce de bois avant de s'enfuir avec. Il ne le revit plus jamais, mais savait qu'il y avait un lien avec l'histoire que Sigge lui avait raconté. Aujourd'hui que je me trouvais là, la statuette à mon cou, tout s'illuminait pour lui.

La statuette devait contenir une chose qu'un humain ne pouvait transporter. Je devais explorer les icebergs de Jökulsárlón et retrouver l'origine, et surtout, surtout, ne pas me laisser envouter par les lieux. Thor agirait pour moi.

Autour de nous, les vikings s'affairaient. Ils rentraient au pays, forts de leur expédition, le navire remplis de merveilles. J'étais à nouveau sur l'océan arctique, navigant aux abords d'une terre, l'Islande. Les côtes déchiquetées du nord-ouest du pays. Le bateau accosta le long d'un fjord au nom imprononçable. Le chef m'indiqua un chemin à suivre. Je devais marcher sur les pas de Sleipnir, un cheval merveilleux qui, paraît-il, possédait huit pattes. Quelle bizarrerie ! Quelques adieux plus tard, les vikings remontèrent à bord du navire pour retrouver fermes et femmes. Depuis les bords du fjord, j'attendais qu'ils touchent l'horizon pour partir vers Asbyrgi, comme ils me l'avaient recommandé.

---

<sup>9</sup> Sigge est le diminutif de Sigurjón.

Une fois seule, le fjord m'apparut étonnamment calme. L'eau douce des cascades environnantes se mêlait à l'eau salée de l'océan. Tout était plénitude dans cette anse. Les falaises juraient avec la surface tranquille du fjord. Le cœur heureux de la rencontre et apaisé par le paysage islandais, je partis à la recherche du cheval à huit pattes.

Alors que je marchai, j'aperçus un rocher étrange. Je montai à son sommet. La vue y était incroyable. Face à moi, une plaine arrêtée par une forêt puis une falaise assez haute. Cette falaise prenait légèrement naissance à ma droite pour mourir à ma gauche. C'est comme si un arc-de-cercle s'était formé autour du rocher sur lequel j'étais. C'est alors que je compris. J'étais dans l'ancre du pas de Sleipnir. Selon la légende, ce dernier aurait laissé l'empreinte d'un de ses sabots, ici-même, à Asbyrgi. La légende devenait réalité vue du ciel. L'empreinte était évidente. Le sabot d'un cheval. Et j'y étais au cœur. Si minuscule. Je peinais à imaginer la taille réelle du cheval. Des centaines de mètres de hauteur. Je descendis immédiatement du rocher pour marcher, amusée, là où Sleipnir avait foulé le sol. Je continuais vers le haut du sabot, intriguée par la petite forêt. La première que je voyais en Islande.

À l'orée de cette forêt, je fus accueillie par des oiseaux. Ils me guidèrent sur un minuscule sentier entre les arbres. La température se rafraîchissait graduellement. Je me baladais entourée d'arbres, au son d'une cascade. Plus j'avancais, plus le bruit de la cascade m'enveloppait. Tout à coup, sans prévenir, la forêt s'arrêta. Face à moi, à une cinquantaine de pas, la base de la falaise aperçue tout à l'heure. J'étais au bout du sabot de Sleipnir. Enfin, pas exactement au bout du sabot. Entre la forêt et le début de la falaise, un étang féerique de vert alimenté par une frêle cascade, très haute mais aussi fine que du vélin. Autour de moi, les roches noires tombées de la falaise, pour la plupart recouvertes de mousse verte. Certaines étaient enfouies sous l'eau, d'autres émergeaient à la surface. Du simple caillou au fragment de rocher. Je m'avancais vers l'eau, le fond était visible, toujours dans ce mélange noir-vert. Comme dans le poème. Quelques oiseaux flottaient tranquillement vers moi. Jamais lieu ne fut si apaisant, si calme, si magique.

# Au don des Dieux

---

Perdue par cet endroit féérique, le savourant à l'extrême, je sombrais dans un abysse de bonheur. Je levais les yeux au ciel dans une extase pure. Le soleil m'aveugla. Une lumière puissante inonda les alentours. Le léger bruissement de la cascade se fit tout à coup plus violent. Lorsque je revins à moi, le décor autour de moi n'était plus le même. L'élégante cascade du sabot de Sleipnir s'était démultipliée. Elle paraissait gigantesque et épaisse. J'étais à son sommet. À ma gauche, une rivière toute calme qui, subitement, face à moi, se précipitait dans le vide à une vitesse et une puissance fulgurantes.

J'étais prise de vertige face à cette force stupéfiante. Je n'osais me rapprocher davantage. La peur de glisser et d'être emportée par la chute. La puissance était telle que ce que j'avais pris au départ pour de la vapeur était en fait des milliards d'éclaboussures provoquées par le choc de l'eau contre l'eau. On aurait dit une bruine fine et épaisse qui stagnait au-dessus des chutes. Le bruit était assourdissant de beauté. Il exprimait la violence et la force de la rivière au sortir de la faille. C'était magnifique, un vacarme divin.

Je décidais de remonter vers l'origine en longeant la chute. L'exploration ne mena sur un chemin de plus en plus rocailleux. Les rochers grossissaient comme sur de l'aérolithe. Le ciel était bleu limpide. J'étais seule au sommet de ces canyons somptueux, à remonter la rivière. Au bout du chemin, la stupéfaction. Le bruit assourdissant m'avait déjà mis en alerte quelque pas plus tôt. L'odeur agréable de l'eau s'écrasant contre la pierre. Malgré cela, je tombais des nues face à un tel enchantement de la nature. Un alignement d'une vingtaine de cascades. Chacune différente de l'autre. Chacune sa personnalité. Et toutes me laissaient sans voix. Leur union créait une osmose parfaite. Leur chant harmonieux s'accordait et berçait mes oreilles attentives. Le soleil reflétait sur les eaux en chute. Je n'étais plus sur Terre. Le spectacle était du domaine des dieux. "Don des dieux". Ma présence humaine me semblait si futile ici. Je restai prostrée et subjuguée des jours avant de reprendre conscience. Quand je le fis, je jetai un coup d'œil rapide au parchemin. Je fus rassurée sur mes découvertes précédentes. Les vers correspondants avaient bel et bien disparu. Mais tant d'autres demeuraient encore.

De ces cascades, je pris la direction du sud de l'île. Les rues sillonnaient, j'explorais les fjords de l'est, passais par des villages tantôt fantomatiques tantôt illuminés. Parfois la visibilité était faible. Le brouillard s'invitait pour donner une atmosphère étrange aux lieux. Un goût de mystère et de surnaturel. Les montagnes alentours se révélaient à peine et semblaient sorties de nulle part. À chaque instant, j'avais le sentiment qu'une créature merveilleuse allait surgir de ce brouillard, m'ensevelir pour me perdre à jamais. L'ambiance était irréaliste. Les fjords étaient incroyables de beautés, grandioses, entourés de falaises abruptes et pourtant respirant la sérénité. Ils étaient pourtant ridicules comparé à ceux que je vis plus tard dans le nord-ouest.

De temps en temps, je rencontrais quelques duos ou trios de moutons. Libres et laineux. Vaquant à leur occupation de mouton islandais : profitant du grand air et se nourrissant d'herbe fraîche. Ils étaient robustes et beaux. Noirs, blancs, nuancés. Les cornes fières. Sereins. Inaccessibles.

Et puis, un bélier. Splendide. Plus fort et plus inquiétant que les autres. Il me barra la route et m'observa. Droit. Sur le chemin. Comme l'elfe Sigurjón dans le bois, la première fois que je le vis. Ses cornes étaient plus longues, plus épaisses que celles des autres. Sa laine était plus broussailleuse, touchant presque le sol. Il semblait me défier, menaçant.

Après de longues secondes d'observation, le bélier se détourna et partit. Une force invisible ne poussa à le suivre. Très lentement, presque au ralenti, j'engageai une poursuite. Le bélier, si sérieux se retourna, me dévisagea et sembla apprécier ma présence. Il s'immobilisa comme s'il m'attendait. Lorsque je ne fus plus qu'à une courte distance de lui, il daigna bouger, quitta la route, s'engagea dans le champ verdoyant. Comme envoutée, je fis de même.

# Le sourire du bélier

---

Je marchais depuis longtemps déjà. Le bélier ne cessait de regarder en arrière, vérifier si je suivais. Plus j'avancais, plus l'herbe grandissait. Elle me dépassait parfois par endroit. Tout autour de moi, tout n'était qu'herbe bien verte. Je perdais souvent le bélier de vue. A chaque fois que je l'apercevais de nouveau, il semblait plus gros que la fois précédente.

Jusqu'à ce que je le perde de vue un très long moment. Dans cette jungle inattendue, ne voulant surtout pas me retrouver seule, j'accélérai le pas. Je me débattais avec les herbes plus hautes que moi. Aucun chemin. Une serpe m'aurait été utile. Je courais, dégageant les herbes au fur et à mesure, sans savoir où j'allais. Il ne fallut pas longtemps pour que je me fracasse le nez contre un obstacle soudainement apparu sur le trajet. Heureusement, l'herbe touffue amortit le choc. Légèrement déboussolée et assommée, je regardais l'objet de ma cascade : une sorte de mur mou, fin, très haut et surtout très... velu.

En levant les yeux vers le sommet du mur, celui-ci disparut pour laisser place à un museau à l'haleine nauséabonde. A peine le temps de réaliser que le museau appartenait à mon bélier perdu que sa gueule s'ouvrit sur moi, m'empoigna et me propulsa en l'air. La peur m'envahit d'un seul coup. Était-ce ainsi que tout devait finir ? Ecrabouillée ? Par un bélier géant ?

Mais déjà je retombais. J'allais lamentablement m'écraser au sol. Ma vie défilait sous mes yeux, emplies de paysages islandais. La frustration de n'avoir pas réussi ma mission. J'imaginai la déception des elfes et la terrible destruction de l'Islande.

Crispée, les yeux fermés, le choc au sol était imminent. Plus qu'une seconde. Mes cris impuissants. Quand je touchai le sol, je crus à l'instant de ma mort. Mais le choc violent n'eut jamais lieu. Mes os n'ont pas été brisés. Au lieu de cela, j'étais soudainement brinquebalée sur un tapis rêche et... broussailleux. Reprenant mon équilibre tant bien que mal, m'agrippant à un filament du tapis, je réalisais peu à peu que j'étais sur le dos du bélier pas rigolo du tout, et que ce bélier n'était pas un géant. C'était moi qui étais devenue minuscule.

Je n'avais aucune idée de ce qu'il se passait, ni où le bélier m'amenait. Ce qui était certain, c'est que je n'étais pas du tout rassurée. Le bélier se mouvait lentement, sûr de sa route, mais tout le long si sévère. Il ne devait pas être facile de le dérider celui-là.

Tout le long de la balade, nous traversions des champs, des montagnes et des canyons. Le bélier jouait les équilibristes au sommet de falaises impressionnantes. Aujourd'hui, je le soupçonne d'avoir volontairement rasé les bords des canyons pour alimenter ma terreur. Les moutons rencontrés sur le chemin saluaient le bélier qui grommelait des réponses. Un coup d'œil derrière moi pour constater que les moutons suivaient.

Notre groupe grossissait à vue d'œil. Une pluie fine s'abattit doucement. D'autres groupes de béliers et de moutons se mêlèrent au notre. Très vite, nous étions si nombreux qu'il était impossible de dénombrer les bêtes. A vue, une masse impressionnante de moutons agités. Tous marchaient dans la même direction, vers le même but : un grand enclos compartimenté. Déjà, d'autres moutons se réunissaient tout là-bas. Au fur et à mesure de l'approche, la pluie se faisait plus forte, les bêlements plus nombreux et chaotiques, nos compagnons de route devenaient de plus en plus nerveux et forçaient le pas. Au niveau de l'enclos, un joyeux bordel. Les moutons couraient, bêlaient et sautaient en tous sens. Chacun avait l'air de savoir où aller sans pour autant y aller.

Notre bélier si sévère accéléra soudainement le pas pour s'arrêter net en se cabrant de l'arrière. Surprise, je lâchai prise et me trouvais une fois de plus propulsée dans les airs. De tourniquet en looping, j'atterris sur un mouton fou. Je m'agrippais de justesse à un de ses poils et tentais d'escalader jusqu'au sommet de son dos. La pluie ne facilitait pas l'opération. Les poils glissaient, mes vêtements étaient trempés, je ne voyais pas à deux pas. Mon nouvel hôte courait en tout sens, avec la fougue de la jeunesse folle, se cabrant, allant à droite, allant à gauche, repiquant un sprint, sautant sur lui-même et repartant. J'étais ballotée de partout, un peu livide, à la limite de la nausée. Mais bizarrement, je m'amusais. Mes éclats de rires se mêlaient aux bêlements. La pluie redoublait, les moutons fuyaient dans toutes les directions et se bousculèrent amèrement. J'incitais la bête à courir d'un côté, de l'autre, à sauter sur place toujours plus haut. Je rigolais de nos exploits, comme chacun des moutons présents.

Au loin, j'aperçus mon hôte initial, le bélier sévère. Il me regardait, moi et ses congénères, profiter de cette fête. L'espace d'une seconde, sa gueule se radoucit, un sourire effleura sa moustache. Puis il s'en alla.

Le mouton-fou, sur lequel j'étais, fut bientôt prisonnier d'un enclos, tout se calma. Epuisée, je m'écroulais dans la laine chaude et trempée, avec dans la tête le "sourire du bélier".

# Lagune bleutée

---

Je me réveillai, pas tout à fait sèche, sur une plage de sable noir. Il me sembla avoir retrouvé ma taille normale, sans en être vraiment sûre. Le courant de la mer à côté de moi était plutôt fort. Le froid me glaça. Autour de moi, disséminés sur la plage, des débris de glace. Posés là, comme sculptés, de manière presque logique, espacés régulièrement. Certains me dépassaient en hauteur. La glace cristalline et bleutée sur le sable noir donnait toute sa poésie au lieu. Les phoques et les sternes arctiques l'avaient ressenti bien avant moi.

Je marchais à contre-courant, vers les sternes, vers les montagnes. La brume se dissipait peu à peu. Lentement, une force se distingua à l'horizon. Une montagne plus massive que les autres. Une montagne recouverte d'un manteau blanc acide. Un glacier. Le Vatnajökull.

La beauté pure du paysage me saisit à la gorge. Les langues de glace du Vatnajökull étaient parvenues jusqu'à la lagune à mes pieds. Un lac gigantesque abritait les débris de glace. Certains petits, d'autres énormes, tous icebergs façonnés par l'eau. Je naviguais sur le lac bleu, frigorifiée, entre les icebergs. Pas un ne ressemblait à l'autre. Les formes différaient, des blocs, des creusets, de la glace striée. Du translucide au noir sombre, en passant par un dégradé infini de bleu. Les couleurs se mêlaient, s'organisaient. Le soleil épisodique contre la glace de lumière. Des reflets d'or blanc m'obligeaient à fermer les yeux. Il y a des beautés trop uniques pour qu'elles soient simplement accessibles aux hommes. Nous risquerions de nous y brûler.

Happée par la glace et la beauté des lieux, je réalisais. J'étais à Jökulsárlón. Je touchais la statuette de Thor, elle vibrait sensiblement, une légère sensation de chaleur. Je levais les yeux, un iceberg attira mon attention. Extraordinairement sculpté. Sublime de pureté. L'eau et le soleil étaient-ils les seuls artisans de cette œuvre ? Le panel de couleur était complet. Toutes les nuances des autres icebergs se retrouvaient sur celui-ci. Mais une seule m'hypnotisa. Un bleu limpide que lui seul possédait.

D'un pas, j'accostais. La glace solide se mouvait légèrement. Immédiatement, je me précipitais vers l'objet du désir. Un espace incurvé de bleu rêvé. Mes mains glissaient sur la glace lisse. Elle était douce, glaciale et brûlante à la fois. Au contact, mes mains se cristallisèrent. Je me souvins des paroles d'Ingolfur.

- "Cette glace est l'origine de l'Islande ; si tu t'y laisses piégée, elle t'emportera avec elle."

Thor devait faire le travail pour moi. Comme d'une bonne entente, la statuette en pendentif s'agita doucement puis plus brusquement. Elle s'éleva périlleusement jusqu'à l'horizontale puis tenta de s'avancer vers la glace bleu unique. Je la retins légèrement du cou, mes mains prisonnières de l'iceberg. La résistance s'engagea. Je ne pouvais enlever mes mains de la

glace brûlante, la statuette vibra plus fort et tentait de s'approcher davantage de la glace. Je ne devais pas me laisser emporter, je ne devais pas laisser la statuette s'incruster dans la glace. J'essayais de me reculer autant que faire se peut. Ma tête aussi loin que mes bras collés le permettait.

Dans cette lutte, le socle de la chaise s'ouvrit soudainement, dans le même claquement que j'avais déjà entendu sur le pont du navire d'Ingolfur. Une mélodie étrange survint de l'intérieur de l'iceberg. Et soudain, la glace s'anima. C'était comme si les particules dansaient au rythme de cette musique improbable. Entre mes mains soudées à la glace, un léger tourbillon prenait naissance sur l'iceberg.

C'était comme une image qui s'anima et qui grandissait sous mes yeux. L'image devint 3D et commença de s'avancer jusqu'à mon visage. La glace était en train de se former en spirale. Peu à peu, elle grossissait et continuait de s'extraire de l'iceberg.

La statuette de Thor renforça sa pression. Le rythme de la spirale glacée s'accéléra, la musique s'amplifia, la glace bleu d'or pointa alors vers l'amulette. Celle-ci se raidit davantage, à l'horizontale. La spirale grossissait toujours jusqu'à bientôt toucher la statuette, la musique résonna plus fort. Il était de plus en plus difficile de résister à la volonté de Thor. La tête avancée, tirée par l'amulette, le collier de corde cisela ma nuque.

Le rythme m'entraîna alors que la glace commença de pénétrer la statuette dans une danse soutenue et harmonieuse. Quelques secondes, puis le clapet du socle se referma violemment. La glace prisonnière. La statuette retomba lourdement sur ma poitrine, toujours attachée en collier, en même temps que la musique cessa et que le reste de l'eau suspendue s'écoula au sol.

Je regardais l'endroit de l'iceberg d'où avait commencé la spirale. Il n'y avait trace d'aucun exploit. Aucune blessure ni cicatrice. Mais le bleu vif s'était légèrement estompé. Je soulevais la statuette, elle s'était alourdie imperceptiblement.

# Les ombres vacillent

---

Thor enceint de glace, je repartis immédiatement vers l'est. J'eus tôt fait d'atteindre un village mystérieux. Une église rouge. Une montagne verte. Un océan vierge et bleu. Du sable fin et noir, comme la nuit. Je m'endormis dessus, à même la plage, protégée du vent par un rocher posé là.

Pendant la nuit, je sentais la mer s'agiter durement. Peu avant l'aube, je me réveillai en sursaut, scrutant la surface, quelque peu inquiète. Par-dessus le bruit des vagues défaites, des sons inaudibles atteignaient la plage. J'observais. Je n'osais bouger, respirer. Il faisait toujours nuit. Les bruits étaient inquiétants. Je faisais silence. L'horizon dessinait des ombres. Un bateau peut-être. Le jour commençait de se lever. L'ombre au loin s'agita davantage, "vacilla". Le poème. C'était étonnant, j'avais le sentiment que cette ombre ne faisait pas ce qu'elle voulait. Comme si elle voulait partir à gauche mais que le vent, ou autre chose, l'obligeait à partir à droite.

Au fur et à mesure que la nuit s'éclaircissait, les bruits étranges s'amplifiaient. Le bateau, je parvenais à l'identifier. Il s'approchait de la côte. Mais il n'était pas seul. Terrée derrière mon rocher sur la plage, j'analysais le phénomène. Les bruits étaient rauques, réguliers, essoufflés. En arrière-fond, des voix plus fines qui ressemblaient à des cris. Le bateau n'était plus qu'à quelques distances de la côte. Il était encerclé, tiré en avant, puis poussé par l'arrière. Je n'en croyais pas mes yeux. Ces souffles graves et rauques appartenaient à des trolls. Ils étaient immenses, puissants, velus et hideux. Ils échangeaient sans cesse entre eux dans une langue que je ne voulais pas comprendre. Ils semblaient se disputer, mus par une hâte et une peur transpirante. Les marins sur le bateau avaient eux aussi le regard terrifié. Ils hurlaient à l'aide mais leurs cris sentaient le désespoir. Je ne savais pas comment les aider, tétanisée par ces monstres.

L'aurore pointait, le ciel s'éclaircissait. Certains trolls avaient l'air paniqué. Je ne comprenais pas leur folie soudaine. Ils abandonnèrent le bateau pour courir vers la rive. Les autres s'obstinaient à ramener leur prise dans leur antre. Mais le soleil parut. Il glissa ses premiers rayons sur la mer, pour finir par l'inonder. La plupart des trolls, dans un réflexe imbécile et vain s'accroupirent et se protégèrent de leur bras. Il était trop tard. En un instant, le soleil les avait brûlés et figés. Voilà d'où venait leur panique. Le soleil les pourrissait pour les emporter à jamais. Peu à peu les trolls velus se durcirent et devinrent de la roche noire, comme celle qui m'abritait... Le silence revint. Je n'entendais que les vagues claquer contre ces nouveaux obstacles. Le jour était là. De nouveaux rochers avaient poussé, parsemés dans la mer. L'effroi et la tristesse s'emparèrent de moi. Car même si ces rochers rendaient le paysage merveilleux, le bateau et ses marins, empoignés par les trolls, avait eux aussi été emportés dans cet autre monde, pétrifiés. A jamais des rochers noirs battus par la folie de la mer.

# Danse la chute enchantée

---

Nuit trop courte. Mon cœur désolé. Je partais malgré moi, lasse. Il fallait me résigner à abandonner ses marins à leur sort. Il était trop tard. Je ne pouvais plus rien pour eux. La culpabilité me rongait. Je perdais espoir. En ma quête. En moi. Le hasard me mena à une cascade, loin de la mer terrifiante que j'avais laissée. La chute était belle, évidemment. Une fine rivière coulait à son terme. Son son était léger, enchanteur. Mais les yeux des marins et des trolls ne cessaient de me hanter. Je restais là à ruminer quand soudain, un arc-en-ciel se forma sur la large chute. Le ciel grisonnant. Le temps hésitait, comme toujours, entre la pluie et le soleil. L'arc-en-ciel prit naissance à la douce rivière et s'arc-bouta jusqu'au sommet de la chute. Il donna à la scène toute la magie et tout l'espoir dont je manquais.

Le ciel s'assombrit comme lors des prémices d'un orage mais gardait un éclat qui le rendait terrifiant de beauté. Des moutons bêlaient sur les rives. Le soleil refaisait épisodiquement surface. Parfois un second arc-en-ciel participait au tableau de maître. Ces chutes se nommaient Skogafoss. Un regain d'envie et de foi dans mon cœur grâce à elle et ses couleurs divines.

Non loin, une autre chute, Seljalandfoss. Surprenante. Elle se dressait, merveilleuse, son chant inondait la vallée. Ces flots qui se déversaient dans cette mare d'eau claire. Je pouvais la voir sous tous les angles. Je passais derrière la cascade comme si j'étais à l'intérieur. Ce point de vue donna l'impression que la chute naissait du ciel. L'impression qu'elle était enchantée, l'impression qu'elle dansait. Il me semblait qu'une strophe du poème parlait de cela. Je regardais. Le vers concerné s'effaça dans la seconde. J'étais à nouveau sur la bonne voie. Je m'attardai tout de même derrière cette chute impossible. C'est Sigurjón qui vint m'en soustraire. Il me força à quitter les lieux pour gagner le nord de l'île. Avant de partir, une dernière fois, j'admirais. Face à moi, des trombes d'eau, et en arrière-plan, les champs et paysages de l'Islande, d'un vert herbe. Immensité et originalité d'une nature simple, sans prétention. J'apprenais.

# Renaît l'envers

---

Je poursuivais mon périple accompagné de l'elfe. Il me mena jusqu'à un endroit étrange et bruyant. Beaucoup de monde s'éparpillait autour d'un monticule. Aucun ne voyait Sigurjón. Nous nous approchions. En son centre, un creux. À l'intérieur, de l'eau bleue et moussante s'agitait. Tout à coup, l'eau fut absorbée de l'intérieur pour, immédiatement, jaillir vers le ciel sous le regard admiratif et les applaudissements des humains tout autour. Je m'émerveillais également du premier geyser que je voyais. Son nom était Strokkur. Le plaisir fut de courte durée. L'elfe m'attendait sur un autre monticule plus loin. Là-bas, aucun humain. Ce monticule était presque pareil à Strokkur, il semblait juste s'être refermé sur lui-même avec le temps. C'était un vieux geyser, maintenant endormi. Lorsqu'il était en activité, il pouvait pousser des jets extrêmement hauts et puissants. Ce geyser était si impressionnant qu'il était adulé comme un dieu. Il en a même donné son nom au phénomène. Geysir le geyser. Et puis, les gens se sont habitués. Comme si les beautés de la nature devenaient banales avec le temps. On a fini par l'abandonner. L'oublier. A d'autres profits. Et lui, et bien lui, il a fini par mourir.

Je me sentais frappée en plein cœur. Comme si la mort de Geysir était de ma faute. Je constatais avec effarement que Sigurjón avait raison. Tous étaient regroupés autour de Strokkur, qui le méritait bien sur. Personne pour Geysir. Pas même un coup d'œil. Cela dit, combien regarde encore les nuages ? Un écureuil grimper à un arbre ? Une araignée sur sa toile rosée ? Un phoque sur son gros caillou ? Combien écoutent le frémissement du vent dans les feuilles d'un arbre ? Le chant gai d'un oiseau heureux et de son battement d'ailes ? Combien entendent le murmure de la rivière ? Et le ronronnement de leur chat sur le fauteuil ? Nous tuons la nature, elle finira par reprendre ses droits, infiniment plus puissante que nous.

L'elfe n'était pas ici par hasard. Son aide s'avérerait précieuse dans les minutes à venir. Il me demanda le parchemin. Une fois en main, il déchiffra mentalement chacun des vers invisibles. Après de longues minutes, il sembla satisfait du déroulement des choses. Il déclama une des strophes demeurée presque entière :

"La rune magique se réveille,

Plante le filtre de géant,

Renaît la chute à l'envers."

Comme si le fait de le dire pouvait m'aider à comprendre ce qu'elle signifiait. Enfin, je savais déjà ce qu'était le filtre de géant, c'est donc spontanément que je le soumis à Sigurjón. Il s'en empara aussitôt. Le fanon si classique s'anima dans la main du gnome. Le merveilleux de l'elfe rendait son pouvoir au fanon.

Sans attendre, l'elfe entreprit l'escalade facile du monticule plat jusqu'au centre. Le sol se craquelait par endroit, sous le pied de l'elfe. Il n'était pourtant pas bien lourd. Dans le même temps, tout en avançant en équilibriste, il récita quelques paroles féeriques. Le fanon s'aiguissait davantage. Pour l'elfe, il était une perche trop haute et trop lourde. Il résistait à la tentation de le faire traîner à la surface de Geysir. Les muscles saillants de ses bras supportaient la douleur. Les traits de son visage se crispèrent. Et toujours, incessamment, il continuait à marmonner des paroles folles et incompréhensibles. Le geyser se craquelait par endroit sous le poids léger de l'elfe.

Plus il approchait du centre, plus il avançait lentement. Autour de nous, les gens avaient disparu. Le ciel modifiait sa texture. Sigurjón n'était plus qu'à quelques pas. Quand il atteignit l'exact centre, il chantait les incantations marmonnées jusqu'alors. Tout en élevant, dans un effort titanesque, le fanon vers le ciel. Il le tenait fermement des deux mains. Si fermement qu'elles devinrent rouges. Les incantations s'accéléchèrent, le bonhomme rougissait de façon terrifiante et le ciel verdissait sombrement.

La croûte du geyser commençait de trembloter, je sentais la terre s'éveiller sous mes pieds. J'encourageais mentalement Sigurjón dans son effort. Lui, proférait ses incantation toujours plus vite, de plus en plus fort, un grondement sourd naquit des entrailles de la terre, le vert du ciel se fit plus profond et le fanon s'illumina de faisceaux de lumière. A l'acmé des incantations, à la seconde venue, au moment exact où le geyser ne put plus trembler plus fort, à l'instant du cri final, l'elfe, aux mains rougies par la brûlure du fanon luminescent, à cet instant-là précis, l'elfe empoigna encore plus fort le fanon trop grand pour lui et frappa le centre de la cible-geyser de sa pointe. Foudroyé en plein cœur.

Tout explosa tout à coup. Un jet puissant se déchaina à la verticale, fendit puis fracassa le mince monticule pour jaillir à l'air, vers ce ciel vert foncé. J'étais comme sur le dos d'une baleine expulsant à la surface l'air de son évent<sup>10</sup>. Dans sa fougue et son impatience à retrouver la sensation perdue depuis si longtemps, Geysir emporta Sigurjón. Son petit corps propulsé dans les airs avec l'eau chaude des terres. Son visage si crispé il y a une seconde, respirait le bonheur à présent. Si haut dans le ciel, porté par le jet des entrailles de la terre, son regard laissa transparaître quelque chose d'indéfinissable dont je ne compris la signification que bien plus tard.

---

<sup>10</sup> L'évent est un orifice des narines situé au sommet de la tête (source : Petit Robert).

Le jaillissement du geyser se renforçait toujours plus, comme s'il ne voulait plus s'endormir, jusqu'à se confondre avec le ciel qu'il inondait d'eau. A l'endroit même où flottait Sigurjón quelques instants auparavant, une lumière d'or scintilla, implora faiblement puis, couvrit chaque goutte d'eau d'un reflet d'or. Le flot était intarissable.

La vision merveilleuse de ces couleurs féériques, la sensation des gouttes suspendues sur mon visage, le doux son d'une chute comme renversée, l'odeur de l'eau et de la terre. Cette scène relevait d'un imaginaire impossible. Ce que je ne sus pas immédiatement, c'est que plus jamais je ne reverrai mon ami Sigurjón. Lui qui apparaissait et disparaissait au gré de ses envies, ne surgirait plus au détour d'un chemin. Ce regard si incroyable au sommet du geyser était celui d'un être comblé, heureux, qui avait accompli sa tâche et en était fier. Un être qui peut faire face à la mort parce que la vie lui a tout donné et qu'il reste tant de promesses.

Grâce à son sacrifice, Sigurjón Sigurðsson avait ressuscité Geysir et créé une chute inversée. Je consultai le parchemin aux runes, un pan entier était en train de s'effacer.

"La rune magique se réveille,

Plante le filtre de géant,

Renaît la chute à l'envers."

# Bondi légifère

---

En quittant le site de Geysir, un cheval me barra le passage. Il était plus petit que ceux que j'avais l'habitude de voir dans mon pays. Je le contournai pour passer. Il fit quelques pas et se mit à nouveau en travers de mon chemin. Il était somptueux, magnifique. Robe noire, crinière blanche. Le regard fier. La posture guindée. Je retentai une percée, plus vive, plus rapide, plus feintée. Le cheval me rattrapa, me bouscula. Le regard fixe. Droit sur moi.

Avec élégance, il mit un genou à terre. Il semblait vouloir être monté. Je m'exécutais. A peine le temps de m'installer à cru, le cheval s'engagea déjà vers une destination inconnue. À ce stade-là, plus rien ne m'étonnait dans le comportement des animaux ou êtres féeriques islandais. Je ne faisais que leur obéir, en toute confiance. En toute sérénité.

Bien plus tard, j'arrivais sur mon cheval noir à crinière blanche à Thingvellir. Beaucoup de monde était déjà sur place. Tous des hommes, fiers et robustes. Je me rendis soudain compte que je portais des vêtements similaires aux leurs : habits des temps médiévaux, colorés et confortables.

Certains hommes mettaient en place de grandes tentes, d'autres discutaient ou jouaient, d'autres encore simulaient des combats. Les hommes se rassemblèrent. L'un d'eux pris parole. Les autres écoutaient, intervenaient. Ça discutait, ça prenait des décisions.

Alors que j'écoutais les hommes plaider, je reconnus dans l'assistance mon désormais vieil ami, Ingolfur. La séance finie, je partis à sa rencontre. Il eut peine à me reconnaître dans cet accoutrement. Mais quand il le fit, il partit dans un rire tonitruant et gras. J'essayais ses moqueries avec flegme et demandai quelle était cette étrange séance. Je découvris ainsi l'Althing<sup>11</sup>.

Tous les chefs de provinces se rassemblaient annuellement pour légiférer et régler les problèmes. On les appelait les Bondaer<sup>12</sup>. Il était heureux de me voir et posa mille questions sur ma quête, et notamment sur la statuette. Il ne put s'empêcher de la regarder avec une certaine nostalgie. Je lui racontais Jökulsárlón. Puis il laissa tout cela de côté et m'invita aux rites nordiques de ce singulier rassemblement.

J'appris les rouages d'une société médiévale islandaise inattendue, faites de finesse et de raffinement. Ingolfur me présenta à de nombreux autres bondaer, propriétaires de leurs

---

<sup>11</sup> L'Althing est le Parlement Islandais.

<sup>12</sup> Bondaer ou Bondi au singulier sont des propriétaires terriens.

terres pour la plupart. Parmi eux, un personnage mystérieux, Tyrfingur, fils de Thorsteinn. Le soir venu, Tyrfingur nous conta une histoire bien étrange.

L'histoire était celle d'Egill, grand guerrier viking, très respecté. Il perdit ses deux fils. Cela le révolta tant qu'il en maudit Odin, maître de la mort, aussi fort que son humanité le lui permettait. De sa douleur, émergea un nouvel homme. Egill le scalde. Il écrivit un magnifique poème en l'honneur de ses fils. *Sonatorrek, l'irréparable perte des fils*. Et loua Odin, maître de la poésie.

Thorsteinn, père du narrateur, était un fils d'Egill le scalde. Sa poésie était si grande que la renommée de son père illuminait l'Islande. Tyrfingur, qui avait étrangement connaissance de ma quête, me chuchota qu'au-delà du rituel que je devais accomplir, l'humilité face à la nature et aux dieux étaient la clé de ma réussite.

Il nous fit cadeau de quelques vers du Sonatorrek. J'étais subjugué par ce nouveau poème. Ces nouvelles strophes étaient si belles qu'elles restèrent éternellement gravées dans mon cœur.

# Les ténèbres vieilliront

---

Un dernier adieu à Ingolfur, Tyrfigur et les autres, après ces quelques jours passés en leur compagnie. Mon cheval attendait. Une fois monté, il fila vers la destination ultime, celle où tout devait s'achever. C'est ainsi que j'entrai dans les terres de Snæfel.

Mon insatiable cheval me mena aussi loin que possible sur le Snæfelsjökull. C'était le moment de quitter le monde des vivants pour celui des ténèbres, celui dont j'avais eu un aperçu à Krafla. L'ascension commença. Aussi équipée qu'un professeur Lindenbrock<sup>13</sup>, je grimpais au sommet du volcan. Au fur et à mesure que je l'approchais, la montagne devenait plus abrupte, plus glissante, plus glaciale et plus dangereuse. La solitude pesait sur moi comme une chose effrayante et rassurante à la fois. Le ciel s'assombrissait tant, que la mer et les terres alentour n'étaient plus visibles. La brume s'épaississait. Mes jambes s'alourdissaient et mon cœur noircissait. Il fallut lutter contre les forces maléfiques du volcan. Elles entamaient mon esprit, attaquaient mes sentiments, immisçaient une noirceur malsaine et indélébile en moi.

J'étais près de chavirer. Passer de l'autre côté. Celui du béton, de la tuerie, de l'injustice, de la destruction et du pouvoir. Mes mains en sang, je tuais des phoques, scarifiais des baleines encore en vie, égorgeais mes voisins pour de sombres histoires de mètres carrés, refusais l'hospitalité à toute personne dérangeante, enfermais des ours majestueux dans des cages de trois mètres sur trois. Là, au sommet du Snæfelsjökull, je me félicitais du carnage engendré. Là, à ce sommet, j'admirais toutes les horreurs dont j'étais capable. Au nom de ma supériorité. Au nom de mon intelligence. J'admirais ces forêts dévastées, ces rivières asséchées, ces champs en feu, ces animaux écorchés vifs, en me congratulant de mon œuvre.

Au loin, tout au fond, par-dessus les brumes et le soleil noir, un renard roux apparut dans une neige immaculée de blanc. Son regard intense me supplia. Il se roula en boule comme un chat sur les genoux de sa maîtresse. S'enfonça légèrement dans la neige. Des flocons s'élevèrent du sol, l'enveloppèrent, il disparut presque. Une tempête s'annonçait. La statuette de Thor vibra. Je la retins par réflexe. La lâcher signifiait la libération de tout ce que j'avais vu dans le pays : les cascades, les geysers, les lacs, les moutons, les phoques, les chevaux, les plantes, les fleurs, les baleines, les ours. Mais elle signifiait aussi notre fragilité, notre vulnérabilité, la fin de notre condition de supériorité absolue. Je ne pouvais pas laisser cela se faire. Que pouvait bien valoir la vie d'une vulgaire baleine face à notre technologie avancée ? Et pourtant, au fond de cet abysse sombre, je voulais sauver cette baleine. Je voulais sauver ce renard roux.

---

<sup>13</sup> Le professeur Lindenbrock est un des héros de *Voyage au centre de la Terre* de Jules Verne.

Le parchemin abimé s'agita dans ma main. Je le regardais. Les strophes étaient réapparues. Toutes, au grand complet. J'avais presque rempli la mission. Chacun des vers, chacun des signes retrouvait son sens. Je me battais contre moi-même. Devais-je libérer ces écrits ? Etait-ce le bon choix ? Le droit à une vie simple en osmose avec une nature fiable et belle ou retourner à mon illusion faite de technologies ?

C'est alors qu'une tempête se déclencha. Une tempête noire d'abord, venue de l'ancre du volcan. Puis très vite, une tempête blanche naquit. Les flocons se firent plus nombreux, ils voltigèrent, plus rapides, vifs, renforcés par le vent allié. La lutte s'engagea, entre mon cœur noir et mon insignifiante humilité. La tête à mon hésitation, les images de mon périple me revinrent à l'esprit. Les châteaux noirs de Dimmuborgir, les baleines dansant, les chutes majestueuses, les icebergs, les fumerolles, les couleurs, la poésie, Sigurjón l'elfe. Une larme coula le long de ma joue. L'emprise de ma main sur le parchemin se desserra. Le vent en prit immédiatement possession. Il l'arracha de mes mains. Le papier virevolta, s'envola, disparut dans la brume, réapparut et finalement le vent l'abandonna. Le papier vieux de plusieurs siècles s'écrasa dans un ralenti fulgurant dans les profondeurs du volcan. Les lettres se détachèrent du parchemin. Elles devinrent des mobiles suspendus aux portes du volcan. Dans un tourbillon et une danse insensés, elles s'unirent pour finir par se coller aux parois du volcan.

Les mots d'Egill le scalde, conté par Tyrfingur, me revinrent en tête.

*"Se tenait là*

*A mon côté"*

Je détachai Thor de mon cou. Je pouvais voir à travers le bois de la statuette par endroit. Il laissait place à la glace du Jökulsárlón. Il était frais.

*"Meilleur que tous*

*Le gardien du trésor, "*

Thor en main, le parchemin finissait de chuter féeriquement à l'intérieur du volcan.

*"Mon ami sûr*

*En qui je pouvais me fier, "*

Dans un geste lent et réfléchi, je jetai Thor, de glace et de bois dans l'ancre du Snaefellsjökull. Immédiatement, il s'allia aux signes du parchemin enchantés et se propagea.

*"Que chaque dessein,*

*Haussait en gloire. "*

Très vite, la statuette se fissura. Des faisceaux de glace s'éjectèrent en tous points. Ils entachaient les ténèbres de marque blanche. La tempête noire faiblissait. Thor s'éveillait, la statuette se brisait en mille éclats. Un flot de glace bleu magique envahit le volcan et se mêla à la tempête de neige. Celle-ci se renforça. La glace immergea les terres noires du volcan. Elle finit par m'atteindre et me recouvrir de la même façon. Mon corps enseveli, je partais vers un autre monde, pur.

C'est ainsi que le Snæfellsjökull devint glacier. Peu à peu tout se calma, la nature reprit ses droits. La fraîcheur et la beauté renaquirent à la vie. Et moi, c'est ce jour-là que je mourus, glacée par tant de beauté.

# Les dieux veilleront

---

- "Mais mémé, t'es pas morte ! Puisque t'es là ! "

Je regarde mon arrière-petit-fils. Il m'écoutait toujours, si attentif, tout le long. Il m'attendrit.

- "C'est vrai, tu as raison. J'ai été morte ce jour-là. Mais l'histoire ne s'arrête pas là.

Les dieux, les walkyries et les esprits des animaux massacrés m'enlevèrent. Dans ce corps de glace, je survolais l'Islande, accompagnée. J'y ai vu des beautés inattendues. Des sorbiers repoussaient indéfiniment malgré les coups de hache. Des hommes libéraient des moutons. D'autres s'inclinaient devant les chevaux. D'autres encore admiraient les sauts des baleines. A un endroit, on écoutait les sternes arctiques conter leurs aventures migratoires. Ailleurs, on protégeait les macareux et leurs petits. Certains hommes et certaines femmes dansaient au son des rivières et des cascades. D'autres priaient silencieusement au soleil de minuit. Des églises simples et somptueuses fleurissaient le paysage. Et les hommes, tous humbles, entretenaient leur ferme et écrivaient des histoires. Ils racontaient des légendes et des sagas.

C'est ainsi que je revins à la vie."